

La géométrie du vertige amoureux

LE MONDE | 30.08.2002 à 00h00 • Mis à jour le 30.08.2002 à 00h00 |

Par

PATRICK KECHICHIAN

Une suite de séquences brèves et saturées, presque autonomes, rattachées les unes aux autres par les liens aléatoires de la chronologie et selon un ordre fragile que la moindre crise, le plus petit grain de sable est susceptible de faire voler en éclats. Alors, tout se mélange, les liens se rompent, le passé remonte, le présent est en fuite. Si l'on voulait déduire des romans de Jean-Philippe Toussaint, et aussi de ses films, une définition simple de la vie, ce pourrait être celle que nous venons, sans autorité ni certitude, d'avancer. Mais réduite à elle-même elle reste superficielle, élémentaire, guère apte à nous faire progresser, par ses seuls moyens, sur les chemins de la connaissance ou de la sagesse.

Les définitions, cependant, ne sont pas la première affaire des romanciers. Leur tâche est d'observer et d'imaginer (selon des dosages qui varient considérablement), puis d'écrire, de trouver la forme adéquate et belle à l'idée du roman (comme celle de la vie qui lui est tout de même attachée) se perd heureusement au profit de l'oeuvre accomplie.

A propos d'accomplissement revenons un instant sur le parcours qui a conduit, si l'on en croit la chronologie, Jean-Philippe Toussaint à Faire l'amour, son sixième roman, le plus abouti.

L'écrivain belge, âgé de 45 ans, originaire et citoyen de Bruxelles, entra en littérature en 1985 avec La Salle de bain et connut immédiatement le succès. Salué comme on dit par la critique, il publia deux autres romans (Monsieur en 1986 et L'Appareil-photo trois ans plus tard) dans la même veine : on qualifia son art de « post-moderne » - c'était assez vague pour n'être pas contesté. Puis, il réalisa trois films après avoir participé, en 1989, à l'adaptation de son premier livre. A la lecture des deux romans qui suivirent, La Réticence en 1991 et La Télévision en 1997 (1), on resta sur l'idée d'un écrivain rigoureux qui exploite avec talent une veine minimaliste et sèche où l'absurdité et le non-sens constatés dans le monde et dans le coeur de l'homme offrent des sujets d'observation infinis. A

l'intention de qui souhaiterait le classer quelque part, on peut dire qu'il y a chez Toussaint du Kafka et du Tati, mais fondu dans un univers décalé et très personnel. N'oublions pas en 2000 un court et beau récit de voyage, Autoportrait (à l'étranger), qui montrait un écrivain pas du tout figé dans une posture et une méthode, mais mobile, curieux et mélancolique. Rappelons que ces livres, ainsi que le dernier en date, sont publiés chez Minuit, maison où ils ont évidemment toute leur place.

Une fois que l'on a écarté deux hypothèses, celle d'une description « scientifique » et utilitaire de l'acte érotique, et celle de l'injonction quasi sanitaire, l'infinitif du titre, Faire l'amour, sonne comme une requête plaintive, une question vaguement angoissée. Comme si on tournait en rond dans ce désir sans parvenir à l'assouvir. Comme si celui (ou celle) qui prononçait ces deux mots cherchait à résoudre une douloureuse tension physique et mentale tout en étant assuré de n'y parvenir jamais. C'est le récit d'une rupture dont on ignorera tout au long du roman le motif. On saura seulement qu'elle se situe sept ans après la rencontre à Paris et le premier acte amoureux. Une rupture certaine, décidée de part et d'autre, avec chagrin mais détermination. « Peu importe qui était dans son tort, personne sans doute. Nous nous aimions, mais nous ne nous supportions plus. Il y avait ceci, maintenant, dans notre amour, que, même si nous continuions à nous faire dans l'ensemble plus de bien que de mal, le peu de mal que nous nous faisons nous était devenu insupportable. »

LE TEMPS DES AMOURS MORTES

Comme rien n'est simple dans le monde de Toussaint, et pas davantage d'ailleurs dans le nôtre, cette rupture commence par un voyage commun de Marie et du narrateur à Tokyo, où la jeune femme, « à la fois styliste et plasticienne », est invitée à présenter ses oeuvres. Soulignons que Toussaint connaît bien le Japon où il a séjourné, ce qui nous vaut d'admirables vues, nocturnes ou crépusculaires, sur le paysage urbain de Tokyo puis de Kyoto. Le temps de la narration est donc redoublé d'un autre temps qui sert d'assise invisible - rien n'est raconté de ces sept années heureuses ou supposées telles - au présent : celui des amours mortes. « Et à chaque fois, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour, la première fois, pour la première fois - et, la dernière, pour la dernière. »

L'unité d'action, comme on dit au théâtre, est respectée. Il n'y a pas de profondeur de champ. La durée est brève ; comme une séquence, elle est sans rupture : les quelques jours de fatigue et

de décalage horaire après le voyage. « Mais rompre, je commençais à m'en rendre compte, c'était plutôt un état qu'une action, un deuil qu'une agonie. » Les deux amants vont se heurter, se blesser l'un à l'autre, en équilibre sur la fine lame inhabitable de l'amour. Ils feront l'amour, violemment, et cet acte sera comme l'expression paradoxale de la solitude qui les attend et les atteint déjà. «... Autant la proximité nous déchirait, autant l'éloignement nous aurait rapprochés. » Sur le visage de la jeune femme, qui n'est pas une créature éthérée, coulent sans cesse des larmes. Quant au narrateur, il ne lâche pas le flacon d'acide chlorhydrique que, depuis la première ligne du roman, il tient à la main. Cet objet, le danger qu'il représente, contribuent à dramatiser le récit, sans peser sur lui. Car chez Toussaint, même la gravité sait se faire légère

Livre de la pleine maturité, Faire l'amour dessine une scrupuleuse géométrie du vertige d'aimer. Et l'instant d'après de ne plus aimer. Géométrie infiniment précaire dans un monde menacé, physiquement, de tremblement. Loin de toute psychologie convenue et aussi, cela va sans dire, de tout sentimentalisme désuet. Un critique parla jadis d'un pont jeté entre Mondrian et Pascal. Quelque part entre la blancheur impassible et la fureur, et les misères humaines. Avec une impressionnante et magnifique maîtrise, Toussaint a fondu ensemble tous ses dons. Du grand art qui devrait assurer sa consécration.

PATRICK KECHICHIAN